

LA RENAISSANCE

L'Homme Libre sur la Terre Libre

RÉDACTION :
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES
De 6 heures à minuit.

JOURNAL QUOTIDIEN
2^e Année. — N^o 36. — DIMANCHE 26 AVRIL 1896
Cinq Centimes

ADMINISTRATION :
50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES
De 9 heures à 6 heures

LES HUIT HEURES

Le surmenage est un facteur de dégénérescence. On le sait.

Cependant les travailleurs, au lieu de chercher à obtenir plus de repos, ne songent qu'à accroître leurs salaires. Sur les 32 grèves qu'on signale en février 1896, il n'y en a que 2 ayant pour cause la diminution du temps du travail.

Les ouvriers oublient que l'augmentation de salaire, conquise par la grève ou par toute autre pression, n'est toujours que d'apparence.

Ce n'est qu'en intensifiant et en étendant le travail qu'ils se font accorder ce sursis de salaire. Mais, par cela même, ils aggravent encore leur abjection morale et matérielle, sans aucunement améliorer leur situation matérielle. En effet, c'est à l'aide de l'alcool qu'ils peuvent faire produire à leur organisme cet excès d'effort. Suivant l'expression de Liebig, ils gaspillent ainsi leur capital vital. Et c'est la faillite physiologique qui en résulte !

Ceci peut paraître paradoxal, mais il ne serait peut-être pas impossible de démontrer que ce sont les ouvriers dont le gain est médiocre qui ont une vie meilleure.

Nous sommes donc pour la réduction de la journée de travail, même si elle ne se peut effectuer, ce qui est probable, que par une baisse de salaire.

Mais ce progrès, croyons-nous, comme tous les progrès, ne viendra pas de l'Etat.

L'établissement *légal* des huit heures ne tiendra aucun compte des nécessités professionnelles différentes et variables, des besoins individuels, accidentels ou non. L'automatisme n'est pas la vie. Une loi ne peut être qu'automatique. Elle ne saurait s'adapter comme il convient aux complexités infinies de la vie sociale. De par son inflexibilité, elle est une entrave, toujours. Seule la liberté est vivifiante.

Ainsi, pour une cause quelconque, pour payer son terme, pour soigner un des siens, etc., l'ouvrier peut avoir besoin de faire momentanément des heures supplémentaires. La loi collectiviste s'y opposerait.

Il peut, lent, maladroit, ou pourvu d'une trop nombreuse famille, être forcé de prolonger régulièrement sa journée de travail. La loi collectiviste s'y opposerait.

Il est donc douteux que cette loi soit respectée.

En tout cas, elle ne saurait empêcher le *pushings system*, c'est-à-dire le travail intensifié non seulement au point où il fatiguerait plus qu'un travail prolongé, mais encore au point de susciter de graves maladies nerveuses.

Les socialistes nous vantent d'une singulière façon les avantages de cette réforme.

Aux prolétaires, ils disent : le régime des trois-huit, arrêtant la surproduction, supprimera le chômage.

Aux patrons, ils affirment : restreindre la journée de travail n'est pas restreindre la production.

Est-ce illogisme ou mauvaise foi ?

Dans un livre de haute valeur paru récemment, les *Classes ouvrières en Europe*, M. René Lavoillé a rassemblé quelques documents qui nous peuvent éclairer.

Deux industriels de Salford, MM. Mather et Prat, ont expérimenté pendant un an, à partir du 20 février 1893, dans leurs ateliers de construction mécanique, le régime des huit heures. La journée était auparavant de neuf heures. Les salaires restaient les mêmes. Ils emploient 1.200 personnes.

Voici les résultats :

D'après leur rapport, la production dans l'usine a été plus considérable que dans les six années précédentes. Une notable économie fut réalisée sur l'éclairage, le combustible et l'usure des machines. Les absences sont tombées de 2,46 0/0 à 0,46 0/0 : ce double progrès a compensé, et au-delà, l'augmentation de 0,04 0/0 constatée sur le taux de la rémunération du travail par rapport au rendement.

Au contraire, l'expérience de M. Cambridge, dont l'exploitation houillère ne ne compte pas moins de 15.000 ouvriers, a complètement échoué : 22 à 32 0/0 de moins, comme chiffre d'extraction, une réduction proportionnelle sur les salaires et une augmentation de 40 centimes sur le prix de revient de la tonne de houille.

Sur la filature du lin, dans le district de Leeds, voici ce que dit M. Reade, un représentant de la *York street flax spinning Company* : « J'étais porté à croire que la réduction de la production ne serait pas proportionnée à la réduction des heures de travail. Je la trouvai exactement égale. »

Ces expériences sont loin d'être en faveur de la réglementation.

On voit aussi que, en général, malgré l'assertion des socialistes, les huit heures amèneraient forcément une baisse de salaire, surtout dans les industries de transports. Néanmoins, dans quelques industries où le machinisme est presque nul, le rendement pourrait être à peu près le même. Dans celles où le machinisme est très développé, l'emploi de deux équipes, l'économie sur les frais généraux, pourraient compenser une production moindre. Mais, dans ces deux cas, ce résultat ne peut être obtenu que par le *pushings system*, et ce n'est pas désirable.

Pour que la réduction de la journée de travail ait l'effet bienfaisant qu'on en attend, il faut qu'elle soit l'œuvre, en dehors de toute action gouvernementale, de l'ouvrier lui-même, de son énergie et de sa volonté d'homme qui veut être libre.

Les moyens d'y atteindre sont multiples. Nous en signalerons quelques-uns. Beaucoup d'ouvriers peuvent dès maintenant réaliser ce progrès considérable en consentant à une réduction de salaire. Ils boiront une chopine de moins, voilà tout. Ce sera un bien.

Nous leur conseillons de ne jamais faire grève pour une fallacieuse augmentation de salaire, toujours pour la diminution du temps de travail.

D'autre part, dans leurs associations, ils devraient montrer l'exemple, et ne

pas attendre pour appliquer leurs théories que l'Etat l'ordonne. Nous connaissons, à Paris même, une société coopérative très importante dont les administrateurs et directeurs, farouches socialistes, sont sans doute de fervents apôtres des Trois-Huit. Et ils font faire à certains de leurs employés 14 heures de travail par jour et 16 heures le samedi. Les femmes peinent 12 heures et 14 heures.

pas longtemps que ces employés ont un jour de repos par semaine.

que l'illogisme, coulumier aux yeux, c'est l'infatuation de l'Etat avec ces contradictions entre les théories et la pratique.

GEORGES DEHERME.

La troisième page de la *Renaissance*, aujourd'hui, est un placard où est recommandée l'abstention.

Cette page peut être affichée.

Tiré à part, le placard coûterait 1 fr. 50 le cent.

Demain lundi, la *Renaissance* ne sortira pas.

Le dimanche, il n'y a pas d'annonces à prendre : nous nous reposerons complètement.

PETITS PAPIERS

Tandis que vient à Paris se promener cet excellent Ferdinand, continue le petit jeu des combinaisons politiques. Sarrien n'est pas cet amphibie — toujours entre deux eaux, — à eu peur ; il semble se dérober. Avec lui disparaît le cabinet médis-radical. A quoi, peut-être, aboutirons-nous ?

Nettes deux solutions : Lebon, Poincaré, — ceux qui énergiquement entendent défendre le passé — capables de quelque énergie, dont nous écoperons du reste. L'autre : Brisson, ou quelque vague Bourgeois, la suite de l'extravagant mensonge, dont depuis cinq mois le peuple admet la duperie. Hors, rien.

Les immondes braillards du socialisme gouvernemental savent piteux leur échec et s'efforcent à quelque change.

Derrière cette vieille édentée : Rochefort, ils tentent le réveil de l'agitation populaire ; en vain, du reste.

Point ne cachent leur colère les gens qui vivent des colères d'autrui. Serait-ce la fin d'une tromperie, je l'espère, et pense que le peuple, plus éduqué, plus libéralisé, certes, ne coupera pas plus longtemps dans les bateaux de ces marais.

HENRY DUPONT.

L'échec de la combinaison Sarrien.

Encore un soufflet pour Vervoorl, qui s'était rallié à l'idée d'un cabinet de concentration. Sarrien a eu plus de pudeur que le neveu. Il a refusé. La saleté, Belle-Andrée, acceptait qu'on la fit. C'est peut-être cet adhérent qui a dégoûté Sarrien.

M. Lamoureux a donné au Queen's Hall de Londres une série de trois concerts. Le grand succès de ces concerts a été pour Berlioz : les fragments des *Trois* et de *Roméo et Juliette* ont été applaudis avec enthousiasme.

Hier a eu lieu, au théâtre des *Menus-Plaisirs*, la répétition générale des trois pièces inscrites au 5^e spectacle du Théâtre-Libre.

Nous en donnerons le compte-rendu. En attendant, saluons ici l'admirable talent de Taillade.

Les applaudissements de la salle, les rappels enthousiastes du public, font présager au grand artiste un grand succès le soir de la première.

La représentation donnée au bénéfice de M^{lle} Louise France aura lieu le 4 mai, à la Comédie-Parisienne.

TALLEMANT.

La *Coopération des Idées*, revue mensuelle de sociologie positive, 20 centimes le numéro, est en vente chez Brasseur, galeries de l'Odéon, chez Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot, et chez les principaux libraires.

Rédaction : 17, rue Paul-Bert. Paris.

SALON

DU
CHAMP de MARS

— Suite —

Les hommes — celui-là surtout qui scrute — sont débiles physiquement, mais une telle splendeur gonfle leur âme qu'ils semblent dressés devant la matière en masse de rocs compacts comme le dieu même qui créa le tout. Et c'est un prodige que la simplicité où s'élève la couleur, irrécusable et réelle tout à la fois : le dévoilement projeté de l'Esprit parmi la réalité de la Nature.

Le 2^e panneau : L'Homme a vaincu ; c'est Virgile et Rome, le peuple de l'Unité du monde par la conquête, — le glaive et la volonté — et le poète de ce peuple. Le monde tout entier est là ; c'est un laboureur calme dans le lointain, sur la glèbe calme ; et c'est un berger à l'ombre de la forêt plus prochaine, quelques épars moutons broutent ; dans un lac aux eaux recueillies comme une âme chrétienne, sainte, la forêt plonge l'ombre de ses hauts arbres ; des pâquerettes fleurissent les prés verts ; des abeilles sous des ruches, — et autour d'elles — volent et semblent bourdonner tant y prête le décor.

Ce laboureur, ce berger, ces abeilles, n'est-ce pas le premier triomphe, et sa paix, et sa joie ?

Picturalement, la note s'élève, le chant monotone du premier tableau monte vers le haut de la poitrine avec, de là, des échos dans le cerveau.

La vie contemplative et de satisfaction a remplacé la vie de solitude et d'attente du 1^{er} acte.

Le troisième panneau : c'est encore le triomphe, mais la vie d'acte, plus complète que la vie contemplative.

Eschyle — le Titan de ce monde de charme et d'héroïsme : la Grèce — sur les bords d'un lac bleu comme le ciel bleu — la couleur évoquant la même douceur — Eschyle recrée les instants du Monde qui s'accomplit pour qu'il fût : tous les poèmes qui remplissent son cœur et son front — l'individualisation de l'âme et de l'esprit des Hellènes — volent là-haut dans l'azur, dans l'azur infini que tout homme accueille absolument quand il s'y consacre tout entier à quelque heure de l'Eternité que ce fut. Et toutes ces formes — femmes — dont les gestes sont en des lignes défilantes et pacifiques, évoluent autour de ce centre, qui est aussi un pivot du monde éternel : Prométhée, l'Homme en quête d'innocence dressé d'abord contre les dieux, gardiens de songe du trésor qui lui appartient, et puis enchaîné sur le mont soli-

taire, en attendant la résurrection ; la venue future d'un Frère.

De ce point central — suprêmement élevé et formellement, c'est-à-dire picturalement, la plus intense note, la plus puissante vibration que l'on puisse ressentir, après celui qui l'a pensée, sans souffrir — la géniale composition redescend.

Le quatrième panneau : L'Homme, c'est un vieillard, est assis, pensif. Son front est profondément plissé dans l'effort d'une mémoire en laquelle renait la longue et vaillante vie. Le noble vieillard, prophète d'Israël ou sage de Grèce — les deux mondes pouvant être en lui — semble s'interroger lui-même. Pourquoi toute cette lutte, et cet élan vers l'Infini, et cette victoire ? Est-ce bien pour en venir à ce point, que le tombeau s'ouvre, demain, que l'homme a connu la Gloire. Ou était-ce pour cette élévation vers le divin, l'Océan de science qui gonfle ces tempes et ce front, science acquise sur la ruine d'un cœur, voué à la destruction par la nature dont il participe. Oui, sans doute, car telle haute pensée seule peut mettre telle paix en ces traits vénérables.

Et dans le lointain, la vie universelle, la grande vie de la nature s'écoule.

C'est maintenant la mort — 5^e panneau. Le passage vers l'éternité de repos qu'une incessante activité a méritée.

Simple, l'Histoire, à l'heure du monde marquée pour la disparition d'un être ou d'une Race, inscrit, à la voix fidèle de la Mémoire, ce moment du passé.

Ce n'est pas une tristesse qui monte de ces choses, mais plutôt une pitié recueillie :

L'abîme d'ombre au bord duquel écrit l'Histoire est une paix sur une croupe, un de ces grands silences qui sont, entre les clameurs de désespoir d'un monde qui finit et les vagissements de ce lui qui naît.

Or, l'espoir de cette résurrection est plus loin, plus haut, dans le grand paysage, tranquille sous l'azur reposé.

J'aurais voulu, dès aujourd'hui, exposer le très mauvais tableau de M. Dagnan-Bouveret : la Scène.

Je ne puis : à demain.

IV

Je regrette que le puissant artiste qu'est E. Carrière n'ait pas donné d'œuvre qui eût été l'occasion d'en parler.

J'ai écrit, intentionnellement, de Puyvis de Chavannes, génial décorateur, parce qu'en effet l'idée de la peinture, telle qu'elle doit se dégager d'elle-même, et expérimentalement de la tradition, n'est pas en lui.

Je la vois en E. Carrière : s'individualiser.

Au point de départ de la peinture que je nommerai spirituelle, Mona Lise, avec son sourire de fleur d'automne, triomphe de l'Amour qui vit de sa consommation, et se consume pour que soit édifié l'Esprit dans son éternité. — Mona Lise est la suprême splendeur de la Forme que sa gloire fait éclater. Et, suivant ce divin Léonard de Vinci, c'est immédiatement Guido Reni avec ses transpositions de la carnation humaine.

Des voies différentes sont alors ouvertes : sur l'une, celle du chant — réalité géniale d'une scission irrationnelle, je vois Puyvis de Chavannes. Sur l'autre, la voie sévère de Léonard de Vinci et du pur Poussin, suivant la vibration actuelle de l'Esprit humain, je vois grandir E. Carrière.

L'exposition qui se fait ailleurs, en ce moment, des œuvres de ce grand artiste, me permettra de revenir prochainement sur ces points et de montrer ce que j'avance seulement ici.

V

Voici une œuvre basse. Une âme de petit lycéen férocement désireux de grands prix et de belles couronnes a impudiquement souillé un sujet que l'on ne touche pas quand des Maîtres l'ont porté dans leur front et leur cœur, quand l'humanité tout entière en a vécu, et surtout quand on n'est pas grand, M. Dagnan-Bouveret. Je parle de votre Scène.

Un Christ, imbibé d'aimable, simule un bec de gaz, auto-lumineux : autour de lui, les douze disciples — à peine quelques bonnes études de tête — forment quatre ou cinq groupes, car un groupe ne se forme pas seulement d'une commune direction de tête, mais plus profondément d'une commune attention ; or, ces disciples semblent écouter un discours qui les intéresse peu, ou même qu'ils ne comprennent pas : Une jeune femme spirituelle qui nous accompagne résume, en un, l'attitude des douze disciples. « Celui-là, c'est Pierre, il a l'air abruti d'un conciergé auvergnat. »

Ainsi ni conception — ou la plus plate qui soit — ni composition. Au moins, dira-t-on, le peintre est habile. Pas du tout. Il n'a même pas l'habileté ayant de puissantes lumières à produire sur la scène, de se servir de son fonds. Revoyez donc les brillants du vieux Van Eyck, monsieur. — Et puis, pourquoi ce jaune, comme lumière ? Ne savez-vous pas, élémentairement, que la lumière est blanche et que seul le milieu obscurcissant que traversent les rayons solaires

les, rendent jaunes. Voyez la lumière électrique. Or, je pense que la lumière spirituelle doit être la lumière pure par excellence.

Maintenant cette lumière étant donnée, pourquoi ces visages à la sanguine — hors leur état d'hypnose ? — Ne savez-vous qu'un violent fonds obscur seul pouvait vous donner un tel rouge à une si faible distance ? Or, votre fonds est lui-même jaune et rouge, c'est-à-dire qu'à une distance plus grande votre jaune n'est pas encore dissous et vous voudriez qu'il le soit sur ces figures ?

Vraiment c'est là quelque chose qui ne valait qu'on en parle n'eût été le sot bruit qui en fut fait.

C. M. SAVARIT

(A suivre.)

SOIR D'AVRIL

Elle marchait nonchalamment, Ondoyant sa robe moirée, En réfléchissant à l'Amant Qu'elle ferait dans la soirée.

Qui serait le Prince Charmant Devant baiser sa nuque ambrée ? Serait-ce André, Jacques, Armand ? Elle allait, la taille cambrée.

Elle eût désiré quelque argent, Avec un gas intelligent, Et de sciences compétentes.

Mais, au café nec plus ultra Où, par malchance elle entra, Elle ne trouva que des tantes.

E.-L. N.

VOUS AVEZ MANIFESTÉ ! Et après ?

N'est-il pas vrai qu'autrefois, lorsque la société reposait encore sur l'esclavage, tous ceux qui portaient le titre de citoyens avaient le droit de se réunir librement sur la place publique, d'y discuter leurs intérêts collectifs et de flétrir en plein soleil les turpitudes des consuls du jour.

A Rome, comme à Athènes, sous le gouvernement démocratique comme sous l'empire, les tribuns populaires portaient impunément la parole contre les tyrans.

On n'avait trouvé qu'un seul moyen de faire taire les bouches de fer du peuple : la corruption ; on achetait les orateurs. — Aujourd'hui, le colonel Lépine les bouscule, les pugile ; c'est moins cher et plus simple. — C'est du progressisme. Je constate qu'il y a progrès.

Tout le monde sait, qu'il y a cent ans, les mœurs civiques ont pu s'épanouir à nouveau et que la rue était devenue le véritable siège du gouvernement. On peut même ajouter que c'est de là qu'est partie l'impulsion révolutionnaire, que c'est de ces meetings que surgirent les initiatives viriles.

La manifestation à laquelle j'ai assisté hier est-elle dans le cas de donner une impulsion virile ? Elle me faisait, bien malgré moi, reporter mes souvenirs à la première de Gambetta, au Cirque d'Hi-ver. T'en souviens-tu, populo-le-vieux ?

Je sais bien que la parole vibrante d'orateurs comme feu Léo, ou Jean Jaurès planant sur des milliers de têtes caressées par le souffle de l'air pur, éveille un moment la raison, donne des battements convulsifs au cœur et exalte l'imagination.

Je constatais encore hier que ces foules d'auditeurs, comme au temps des dernières années de l'empire, après leur accalmie du début, devenaient houleuses sous le vent de l'éloquence. J'ai cru même un moment que l'enthousiasme et l'indignation allaient se déchaîner en courants impétueux qui brisent tous les obstacles et font déborder toutes les digues.

Trompé toujours ; je me suis encore trompé.

Les dirigeants, radicaux tout comme leurs devanciers, y mettent toujours le même ordre, et hier comme il y a trente ans, j'ai vu le même acte de la législation de caste : la suppression des agitations créées par la parole. De là, l'éternelle mièvrerie des résolutions prises et les inefficacités de ces assemblées qui sentent le renfermé. Les docteurs en politique ont étudié, il y a longtemps, la physiologie des masses ; ils savent qu'en viciant l'air qu'elles respirent, ils affaiblissent leur vitalité : la proscription de l'influence de l'air retire santé et force à toute manifestation, à tout mouvement révolutionnaire.

La vérité, c'est que Joseph Prudhomme éfaré, avant d'être vaincu par Jacques Bonhomme, pousse des cris de ter-

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE du 26 avril 1896.

PUBÈRE

PAR

Charles Vignier

VII

Leurs villas étaient contiguës par les jardins ; celui de Madame Tchédrova, beaucoup plus vaste, aboutissait au mur de la séparation par une terrasse d'où l'on p longéait chez les voisins. Mila y venait fréquemment jouer, surtout aux heures où elle savait apercevoir Michel qui lui plaisait et elle l'intriguait par ses mirages et des agaceries.

Un jour, dépité que Michel persistât à s'asseoir sur un banc de gazon sans paraître s'apercevoir de sa présence, elle lança son bel, lumineux ballon qui vint comme par magie se poser sur le nez du jeune

homme. Celui-ci, ravi des attentions de la gracieuse enfant, et qui d'ailleurs n'avait rien perdu de ses manigances, s'empressa de ramasser le ballon pour courir le lui restituer. Mais Mila s'était enfuie. Michel pensa posséder là un prétexte suffisant pour justifier la curiosité qui le hantait à l'égard de ses voisines.

Il gravit à la force des poignets le mur de séparation, sauta sur la terrasse et fut bien penaud lorsqu'il se trouva face à face avec Madame Tchédrova qui ramenait sa fille par la main.

— Veuillez m'excuser, madame, de cette irruption indiscrète, je rapporte le ballon de mademoiselle...

— Je vous remercie, cher monsieur, d'avoir compris que le procédé un peu brusque de Mila n'était qu'une déclaration d'amitié. Ma fille est d'ailleurs au comble de ses vœux et je doute que vous puissiez lui échapper avant de lui avoir promis vos visites assidues.

Et Mila, toute glorieuse, s'était emparée de la main de Michel et l'entraînait dans le jardin en l'initiant sans plus tarder, et de son débit joliment volubile, à sa mignonne existence.

Au bout d'une heure, ils étaient vieux amis et Michel précongé, promettant de revenir le lendemain, — par la grande

porte, — pour montrer ses dessins, ses albums et son herbier à Mila.

Il eut plaisir à tenir parole. Son aventure, racontée sans délai à ses parents, leur plut beaucoup. Ils virent d'un œil favorable ses visites à la villa Tchédrova. Et peu après, ils se décidaient eux-mêmes à prier la dame russe et sa fille.

Une intimité délicate ne tarda pas à s'ensuivre.

VIII

Mme Tchédrova se déclarait veuve. A d'allusifs propos on croyait la deviner fort riche. L'éducation de sa fille était son unique soin, selon son dire ; elle lui chercherait une gouvernante capable, qu'elle emmènerait au début de l'hiver à Pétersbourg. Elle ne recevait d'autres personnes que les Arrel, et d'une manière plus succincte les quelques étrangers résidant à Pregny.

A ses nouveaux amis, elle apparut spirituelle et charmante, d'un commerce sans apprêts et tout de grâce enjouée. Sobre de confidences et d'épanchements, elle savait intéresser par une conversation empreinte d'aimable morale et infiniment variée.

Un peu gênés parmi les commensaux ordinaires, Monsieur et Madame Arrel

se montraient ravis de l'aubaine de cette connaissance inespérée qu'ils choyaient à qui mieux mieux.

Peut-être même, supputaient-ils déjà, presque à leur insu, que la sympathie enfantine qui avait réuni Michel et Mila pouvait en des avens donner lieu à quelque suite heureuse ? Pour l'instant du moins, ils estimaient justement que leur fils, dont l'éducation mondaine laissait jusqu'alors à désirer, s'affinerait au contact exquis de Madame Tchédrova et de sa fille, personnes nativement élégantes et qui semblaient parées de tous les attraits d'une vie soignée.

Seul, Michel se montrait indifférent à la dame russe, hostile même, plutôt qu'indifférent, comme dit le poète ; sa sûreté d'elle, son parler alacre, vibrant, comme bien portant, sa manière aussi d'imminent sourire, quand elle le regardait, lui déplaisaient également. Puis elle le traitait en garçonnet. Poseuse, va ! Il était surtout furieusement vexé qu'elle eût deviné son âge, dix-sept ans, lui qui se targuait de paraître au moins majeur, et à qui, en effet, on pouvait attribuer deux ou trois années de plus que le réel.

CHARLES VIGNIER.

A suivre

ELECTIONS MUNICIPALES DU 3 MAI

Messieurs les Parisiens,

Mille candidats au moins s'offrent à faire votre bonheur.

Que vous promettent-ils ? **Tout.**

Que peuvent-ils pour vous ? **Rien.**

Ils promettent d'employer pour votre félicité tout ce qu'ils ont de cœur, d'énergie, de savoir et d'expérience. Ils disent qu'ils se sacrifieront à leurs commettants.

N'ajoutez aucune foi à ces déclamations.

Ce que veulent les candidats, c'est être nommés ; voilà tout.

Ils veulent devenir conseillers municipaux, soit pour les bénéfices, soit pour les privilèges et immunités, voire (il y a des gens qui se contentent de peu) pour le prestige de la fonction.

On vous a dit, Messieurs les Parisiens, que le suffrage universel fait de chaque citoyen un maître.

C'est un mensonge. Vous êtes maîtres de choisir vos maîtres, d'élever ceux qui vous pilleront, vous ruineront, vous déshonoreront.

Un peuple qui a enfin obtenu le droit de voter est comparable à une république de merlans qui ont conquis le droit de désigner les cuisiniers qui désormais tiendront la queue de la poêle. Cela les sauvera-t-il de la friture ?

De même, vous, messieurs, depuis quarante-huit ans que vous votez, quel bien avez-vous tiré de votre bulletin de vote ?

Le riche, d'après sa fortune, est à peu près indépendant. Dès qu'il vote, il diminue son indépendance : il désigne celui qui le taxera.

Le pauvre est le véritable opprimé ; c'est la misère qui est l'esclavage. Le pauvre qui vote augmente sa sujétion. Il est un traître envers lui-même. Il trahit les autres pauvres ; en donnant sa voix à des menteurs, il permet que se prolonge un régime d'oppression.

Mais j'entends votre question : Ce régime d'oppression, comment le rompre ?

En bien sachant, messieurs, que chacun ne travaille que pour soi.

L'erreur des siècles a été de prêcher que la collectivité doit quelque chose à l'individu. L'individu s'est cru solidaire, est resté esclave, a été exploité.

Les individus n'ont ni droits ni devoirs. Ils n'ont que des besoins.

Que les faibles apprennent cela, ils comprendront qu'ils n'ont rien à attendre des forts, et ils

Vu, le candidat (pour la forme) : C.

s'appliqueront à devenir forts eux-mêmes, afin de pouvoir, eux aussi, vivre.

Mais c'est l'égoïsme, cela !

Oui, je glorifie l'égoïsme, l'égoïsme salvateur, l'égoïsme fils de la vie, géniteur de la vie !

Trop longtemps les libertaires ont parlé le même langage que les réactionnaires.

C'est par amour des autres hommes que nous réclamions la liberté. Cela n'est pas. Chacun vit pour soi, agit pour soi, parle pour soi. Et c'est pour ma joie que je veux être libre. Et quand je songe que tout le monde profitera de la liberté, je m'en réjouis encore pour moi-même : en un milieu de liberté j'évoluerai plus heureux.

Si Ravachol, Vaillant, Emile Henry avaient exprimé ces théories devant leurs juges, leur propagande n'en eût été que plus redoutable.

Pourtant Vaillant, devant la guillotine, comprit enfin l'erreur de l'altruisme.

Et son cri suprême ne fut pas un cri d'amour, de solidarité, mais un cri de colère :

-- **Mort à la Société bourgeoise !**

Ami disparu, nous accomplirons ta prophétie. Mais ce ne sera ni pour te venger, toi qui es mort, ni pour faire le bonheur des hommes qui ne vivent point encore, que nous allons tuer la vieille société. C'est pour nous faire plaisir à nous, les vivants, pour nous débarrasser d'elle, que nous allons disperser ses os abominables.

Et nous n'allons pas l'attaquer avec l'arme qu'elle a placée elle-même dans les mains des révoltés, -- parce qu'elle savait que cette arme se tournerait contre eux et les assassinerait encore ; -- non, nous n'allons pas essayer de la saigner avec le louche poignard de la solidarité, qui nous trahirait et nous percera nous-mêmes ! Nous allons l'abattre, elle et son droit conventionnel, avec une arme qui ne trompe pas ; nous allons la clouer sur le livre, désormais inutile, de la loi, avec l'épée claire, loyale, sûre et vraie de l'égoïsme !

Mais en attendant, Messieurs les Parisiens, vous voudrez bien songer qu'en mai la banlieue est très belle, et vous irez voir la floraison des lilas, dimanche. Parmi les frondaisons nouvelles, vous aurez autre attitude que les hommes ridicules qui, dans les sections de vote, viendront montrer qu'ils sont souverains et qu'étant souverains, ils abdiquent pour Patenne, Marsoulan, Froment-Meurice, Champoudry, Fournière, Ruel... Oh !

PAUL MARTINET.

PRENANT

SOYONS SENSÉS...

leur, invoque encore le respect de la légalité en faisant appel aux immortels principes, attendant que ses derniers défenseurs mettent le sabre à la main.

Ce trouble s'explique. La manifestation de la rue de la Douane ressemble par trop aux dernières journées de l'empire pour que l'oligarchie républicaine puisse encore se faire illusion sur la durée de son existence.

Il n'y a pas de forces suffisantes pour arrêter l'évolution fatale de l'humanité; naître, vivre, se reproduire, mourir est la loi des sociétés comme des individus. Le vieil organisme s'ébranle et nous assistons à ses convulsions suprêmes. Déjà se font sentir les premières douleurs de l'enfantement de la société nouvelle, elle prend, vie même; c'est l'aube de la Renaissance.

CHARLES ALBERT.

EN VOYAGE

LE Château de Vroncourt

Un camarade, parfois n. t. e. collaborateur occasionnel m'adresse le petit billet, qu'on va lire.

Je crains que son enthousiasme ne soit un peu trop d'enthousiasme; mais nous aimons tant Louise, que point ne reprocherons à notre correspondant une proposition qu'elle n'accepterait pas, certainement.

Ces temps derniers, je visitais l'Est, comme un repos donné au corps et à l'esprit, après les fatigues et agitations de la vie parisienne.

Un matin, sur le coup de dix heures, j'arrivai dans un petit village, coquettement adossé à un coteau, et presque enfoui sous l'ombre de sapins gigantes-

M'a parlé l'on ne peut davantage cérébré qui lit la Renaissance dans le Matin — Etes toujours un insurgé. Article sur l'émeute.

— Cher, lisez la Renaissance dans la Renaissance. Sapez que Matin traditore Ai dit que Lépine « s'occupait » de l'émeute, mais que Bourgeois, « qui s'en préoccupait » savait très bien qu'à l'émeute notre tempérament nous conduirait et que, pour la destruction, et pour l'espérance d'avoir, après la destruction, milieu adéquat et vie adéquate (joie !), nous danserions ailleurs que rue de Vaugirard. Ai donc indiqué que, sachant tout cela, Bourgeois n'écouterait ni Henriette ni Lépine. Aucun de mes « peut-être », ne respirait l'émeute, déclarée plutôt ne devoir surgir.

P. M.

PASSANT, " LA RENAISSANCE " REÇOIT DES ABONNEMENTS DE TRENTE JOURS.

ques. Ma carte, que je consultai, m'apprit que j'étais en présence du bourg de Vroncourt, canton de Bourmont (département de la Haute-Marne). — N'est-ce pas ici, dis-je à un vieux paysan, qu'est née Louise Michel? — Que si, ma fi, me répond mon interlocuteur, même que voilà le château où elle vit le jour. — Je remerciai et me dirigeai vers l'habitation. Bien des gens occupent leur temps à visiter des antiquités archéologiques; bien peu songent qu'il est des sites bien plus intéressants et qui font vibrer autrement le cœur. On a glorifié la maison où naquit Jeanne d'Arc, le village de Domrémy est connu du monde entier. Les races futures, qui verront luire l'aurore de la véritable liberté, non de celle factice qu'on nous accorde, mais de l'autre grande, belle et large, les races futures inscriront le nom de Vroncourt sur leur livre d'or, et le château, devenu propriété historique, sera l'objet des pèlerinages des citoyens reconnaissants. Déjà, comme je l'apprends, dans l'après-midi, Vroncourt et Louise Michel sont deux noms liés dans l'intellect des gens. C'est là un précieux gage pour l'avenir.

Le ciel gris et brumeux donnait au paysage une allure mélancolique, qui ne fit qu'attrister l'aspect de la demeure. Figurez-vous un manoir, entouré de murailles branlantes; avec des tourelles aux angles, et comme fortifié. De la route, part une allée où l'herbe a remplacé le chemin. De vieux troncs pourris, dénudés, sans branches, ni feuilles, tristes comme la mort, semblent les squelettes d'une splendeur disparue. Le tableau est funèbre, et fait monter une sourde rage au cœur de quiconque pense à celle qui y naquit. Le corps de logis, rectangulaire, avec quatre tours carrées, est plus lamentable encore. Les vitres sont brisées, les fenêtres béantes, les escaliers se disjointent et s'effritent, et l'herbe pousse dans les jointures des pierres. Il semble qu'un vent de mort ait soufflé là. Les murs se lézardent et les tuiles laissent filtrer l'eau à travers les charpentes vermoulues. Les toiles d'araignées forment un tissu gris sur les murailles sales. On croirait que la guerre, horrible destructrice, a ravagé le château. Cette maison est aujourd'hui la propriété d'une vieille femme, Mme veuve

Chardin, qui la laisse tomber en ruines, ou peu s'en faut. Dans les jardins, les vaches (profanation) vont paître l'herbe grasse. Dans cet état, l'achat du château serait facile et les conditions bonnes.

La maison où est née Louise Michel, la protectrice des malheureux et de la bonne cause, doit demeurer un souvenir national, plus que national, le souvenir de la charité même. N'y aura-t-il pas une âme qui entendra mon appel, et qui donnera à notre amie cette demeure pour laquelle, elle nous l'a répété plusieurs fois, elle a conservé une affection profonde. Le mot est dit. L'acte reste à exécuter.

P. DE L.

LA CITÉ

La réputation s'en est répandue en province comme à l'étranger des maîtresses qualités d'élégance des merveilleux costumes 69 fr. 50 du High-Life Tailor, 112, rue Richelieu, et 17, faubourg Montmartre.

L'ŒUVRE

17, Rue Guénégaud, 17

BIBLIOTHÈQUE DE L'ASSOCIATION ET DE LA FRANCE SCOLAIRE

EXPOSITION PERMANENTE

Tableaux, Sculptures,
Lithographies, Affiches françaises et étrangères
Livres des " Jeunes "

H.-G. Ibels, Willette, F.-A. Cazals, de Feure, Roulet, Vibert, M. Mouchier, M. Dumont, etc.

L'imp.-gérant responsable: Henry DUPONT.

mp. de la Renaissance, 123, r. Montmartre
Encres Gauger, 10, rue Le-Verrier, Paris

" LA RENAISSANCE "

Publie chaque jour des articles, chroniques, nouvelles, romans de: Henry Dupont, Zo d'Axa, Bernard-Lazare, Marcel Batilliat, Blédort, Olivier Carrier, F.-A. Cazals, Charles-Albert, Charles Chatel, Léon Cordier, Edmond Char, Georges Deherme, Pierre Denis, Georges Dupont, Jules-J. Guérin, René Ghil, Mécislas Goldberg, André Ibels, Edgar Jégut, Victor Joze, Gustave Langlet, Laurent Tailhade, Paul Martinet, Paul Masson, S.-Pierre Massonni, Camille Maclair, Jean de Milly, Louise Michel, Lucien Perrin, Albert Provost, Jules Rateau, Adolphe Tabarant, Stuart Merrill, Savarit, Jacques Sautarel, Eugène Tardieu, Marcel Tellin, Tallemant, Charles Vignier. — G. Amyot, secrétaire de la rédaction.

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, PARIS.



Extrait du Catalogue d'Été 1896.

Envoi franco des Catalogues de la Maison.

Fig. 196. COLLET en satin soie noir De 3 à 7 ans, depuis 38 » De 8 à 10 ans, depuis 40 » De 11 à 13 ans, depuis 42 » Prix... 46 »	Fig. 197. MARIN n° 8. De 3 à 7 ans, dep. 32 » De 8 à 10 ans, dep. 34 » De 11 à 13 ans, dep. 36 » Avec pantalon long 3 » en plus.	Fig. 198. MARIN n° 16. De 3 à 7 ans, dep. 32 » De 8 à 10 ans, dep. 34 » De 11 à 13 ans, dep. 36 » Avec pantalon long 3 » en plus.	Fig. 199. COLLET en drap De 3 à 7 ans, depuis... 19 » De 8 à 10 ans, depuis... 20 »	Fig. 200. COMPLET Blouse n° 5 5 ans 6-7 ans 8-9 ans 10-11 ans 12 ans 13 ans 16 » 17 » 18 » 19.25 20.50 22 » à à à à à à De 8 à 10 ans, depuis... 20 » 27 » 28 » 29.50 31 » 32.50 34 »	Fig. 201. VAREUSE fillette. De 5 ans 6-7 ans 8-9 ans 10-11 ans 12 ans 13 ans 16 » 17 » 18 » 19.25 20.50 22 » à à à à à à De 8 à 10 ans, depuis... 20 » 27 » 28 » 29.50 31 » 32.50 34 »	Fig. 202. JAQUETTE croisée, Prix... 42 »	Fig. 203. COMPLET Sportsman. De 15 à 18 ans, dep. 24 » De 11 à 14 ans, dep. 22 » Le veston seul. De 15 à 18 ans, dep. 12 » De 11 à 14 ans, dep. 10 » La forme croisée 2 » en plus
---	--	---	---	--	--	---	--

RAYON SPÉCIAL DE VÊTEMENTS POUR DAMES ET FILLETES.